

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 31/2 (2004)

DOI: 10.11588/fr.2004.2.63385

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

logiques? Pas si sûr, en effet. Les villes (comme Nördlingen, par exemple, dès 1487) sont loin d'être hostiles à leurs sœurs de l'espace helvétique, ne serait-ce que parce qu'elles entretiennent de bonnes relations économiques avec elles; les animosités qu'il peut y avoir sont incidentes et limitées dans le temps (ainsi, Ulm, en différend avec Berne à la suite d'une affaire de créances impayées revenant à la famille bernoise des Löblin, entre 1487 et 1500). La campagne du début de l'année 1499 se solde par un désastre pour l'armée souabe, faute de coordination, et, vraisemblablement, d'un élan guerrier approprié. Elle n'a qu'un impact limité sur la suite des événements: la coexistence recouvrée à l'issue de la Guerre souabe et la prudence affichée par la ligue face aux foudres de Maximilien en témoignent aisément. Au terme d'une typologie des conflits menés par les membres de la Ligue, il appert que cette coalition paradoxale de princes et de puissances de moindre importance ne saurait être interprétée comme un des piliers de la réforme de l'Empire à la fin du moyen âge et au début du XVI^e siècle, ni même comme un instrument de paix et d'équilibre au sein du *Reich* et qu'elle ne constitue pas une alternative. Le dossier produit par H. Carl va permettre d'argumenter la «querelle d'Allemands» dans laquelle se situe le débat sur la réalité politique et institutionnelle de l'Empire. D'un maniement agréable (malgré une certaine tendance au jargon), doté d'un bon index, d'un répertoire des sources et d'une bibliographie exhaustive, l'ouvrage est enluminé par des reproductions de qualité. Souhaitons qu'il soit prolongé par un second volume qui pourrait rassembler les registres du *Schwäbische Bund*, ainsi que la publication de ses textes fondateurs ou de ses recès les plus marquants.

Georges BISCHOFF, Strasbourg

Eva-Maria SENG, *Stadt – Idee und Planung. Neue Ansätze im Städtebau des 16. und 17. Jahrhunderts*, München (Deutscher Kunstverlag) 2003, 319 p. (Kunstwissenschaftliche Studien, 108).

L'historiographie de l'urbanisme et de l'image de la ville connaît sa période faste actuellement. La Commission internationale pour l'histoire des Villes débat du sujet depuis plus de trois ans ce qui révèle à la fois la nouveauté et l'intérêt de cet aspect de la recherche. De formation historienne de l'art, E.-M. Seng s'est d'abord intéressée à l'architecture religieuse du XIX^e siècle puis à l'urbanisme et à l'architecture des villes. Elle a composé une «dissertation» pour son habilitation en l'an 2000. Elle en publie le texte dans cet ouvrage. Le sous-titre reste trop modeste: «nouveaux essais en urbanisme des XVI^e et XVII^e siècles». L'auteur a certes limité ses recherches essentiellement à la partie méridionale de l'Allemagne et à la Saxe, mais ses contributions offrent des perspectives bien plus larges dans l'approche de l'urbanisme de l'Europe occidentale.

Le plan de l'ouvrage s'inscrit dans un ordre parfait. Il était indispensable de traiter d'abord de la perception et de la représentation des villes afin d'en dégager les approches idéologiques (esthétisme) et réalistes (planimétrie). Cela a permis de consacrer un grand chapitre du livre à la ville idéale, à l'aube des Temps modernes, et de vérifier la traduction de cette approche utopique et théorique dans les chapitres suivants qui traitent de la fondation des villes nouvelles dans les XVI^e et XVII^e siècles. L'influence du cartésianisme – ou de la géométrie – l'emporte au siècle des lumières.

Après avoir rappelé que l'urbanisme était devenu une discipline à part à la fin du XIX^e siècle, sous l'influence d'architectes et d'historiens parmi lesquels Karl Gruber, E.-M. Seng nous introduit dans les *studioli* et les cabinets d'art. Le lecteur apprécie dès les premières pages les nombreuses reproductions de documents qui n'illustrent pas seulement le texte, mais constituent une véritable démonstration de la thèse de l'auteur. L'historien des idées retiendra surtout la fine analyse de l'influence de l'aristotélisme et du protestantisme. Les légistes ont élaboré au XVI^e siècle des ordonnances de police pour la «gouvernance» des

villes et des principautés. On ne saurait certes y trouver des règlements précis d'urbanisme, mais des injonctions pour les métiers du bâtiment. L'auteur fonde son raisonnement sur l'étude approfondie des ordonnances concernant les pays de la Saxe, le duché de Wurtemberg et de Juliers-Berg. Elle reproduit même les principaux articles de ces règlements et n'hésite pas à introduire des digressions présentant ainsi la »bonne ordonnance« de Sienne afin de permettre au lecteur de mieux saisir les débuts du droit communal de construire. Les pages consacrées aux maîtres d'œuvre (plusieurs biographies) permettent de mieux comprendre l'influence de l'humanisme et la redécouverte de Vitruve. Avec le XVI^e siècle, auteurs et artistes poursuivent leurs réflexions sur la cité idéale et sa protection: il est impossible de les citer tous. Il suffit de feuilleter les pages 134 à 183 pour découvrir le rôle de chacun de ces personnages réunis dans une immense galerie allant de Daniel Speklin à Vauban, sans oublier Albrecht Dürer (plan idéal d'une ville fortifiée réalisé en 1527).

Ces théories furent-elles appliquées? Pour cela, E.-M. Seng a estimé devoir se pencher sur l'urbanisation des villes dans les Monts Métallifères de la Saxe et de la Forêt-Noire (Freudenstadt) sans oublier les villes de résidence fortifiées (Juliers et Wolfenbüttel).

Les deux derniers chapitres relatent les transformations des centres urbains grâce à l'influence des nouvelles idées. Les exemples sont surtout choisis dans l'aire de l'Allemagne centrale (belle carte des routes de commerce, p. 210). Les villes sont remodelées et embellies lorsque le cartésianisme a marqué les esprits. Par un bref résumé (p. 265–267), l'auteur rappelle les éléments essentiels de sa démonstration. Elle a mis en annexe une riche bibliographie (p. 271–296). On observera que dans l'index des noms de personnes et dans celui des noms de lieux figurent aussi des chiffres imprimés en italiques: ce sont les mêmes qui en série continue abondent en bas des diverses pages (761 notes). Cette manière d'aider le lecteur mérite d'être soulignée! Ouvrage bien composé, bien illustré, riche en idées et suggestions qui mérite d'être recommandé.

Jean-Pierre KINTZ, Strasbourg

Françoise CRÉMOUX, Pèlerinages et miracles à Guadalupe au XVI^e siècle, Madrid (Casa de Velázquez) 2001, 252 S. (Bibliothèque de la Casa de Velázquez, 17).

In ihrer gut 250 Seiten starken, 2001 in der Reihe der »Bibliothèque de la Casa de Velázquez« als Band 17 erschienenen Monographie untersucht die in Paris (Saint-Denis) arbeitende Hispanistin Françoise Crémoux die Bedeutung Guadalupes in der spanischen Kirchen-, Frömmigkeits- und Kulturgeschichte des 16. Jhs. Die ansprechende und umfassend angelegte Studie – sie geht auf eine 1993 unter Leitung von Augustin Redondo begonnene Dissertation zurück – beschäftigt sich mit den reichen und vielfältigen Traditionen des »Königlichen Klosters unserer Jungfrau von Guadalupe«, das mit seinen zahlreichen Buchminiaturen, Stickereien, Reliquienschreinen, Bildern sowie Goldschmiedearbeiten zu einem der wichtigsten religiösen und kunsthistorischen Zentren nicht nur der Iberischen Halbinsel wurde und heute als »Nationales Kunsthistorisches Monument« Spaniens sowie als Teil des Weltkulturerbes fungiert.

Die Verehrung der »Nuestra Señora de Guadalupe« reicht bis ins 14. Jh. zurück. Die Statue der Jungfrau wurde der Legende nach von einem Hirten am Ufer des Flusses Gadiana in der Estremadura gefunden. Am Fundort wurde 1340 eine Einsiedelei errichtet und das Bild ausgestellt. Die genaue Herkunft der Figur ist nach wie vor ungeklärt. Anno 714 soll es ein Mönch, der vor den Arabern flüchtete, in dieser Gegend versteckt haben (S. 10–12). Daher wurde die später als wundermächtig verehrte Skulptur »Guadalupe«, das heißt »versteckter Fluß«, genannt. 1368 sanktionierte König Pedro I. die volkstümliche Verehrung, indem er in Guadalupe Feiertage zum Namenstag der Schutzpatronin gestattete. 1389 wurde die Kapelle unter den Schutz der Hieronymiten gestellt, die dort bis 1875 wirkten (S. 22–26).